

Peter Blumenthal

Les études de linguistique française en Allemagne¹

1. Situation actuelle

1.1. Grandes caractéristiques

Pour caractériser le climat dans lequel s'exerce la recherche actuelle, je voudrais commencer par énumérer – plutôt qu'analyser – quelques traits de la situation qui ressortissent soit à la psychologie du chercheur, soit au cadre institutionnel.

Je constate d'abord un grand exotisme, l'attrait de ce que Baudelaire appelait „les îles“. La diglossie régnant dans les Antilles françaises ainsi qu'incidence les palmerais séduisent plus d'un collègue, alors qu'on laisse la diglossie de l'Alsace aux braves étudiants qui ont besoin d'un sujet de maîtrise, mais qui n'ont pas forcément de budget pour un voyage aux tropiques. Rares sont mes collègues qui n'ont pas encore réussi à se faire payer un voyage vers les splendides plages des mers chaudes. Pour écarter tout malentendu: il en résulte la plupart du temps des études admirablement solides et sociologiquement utiles sur le créole². Le Québec, bien que terre terriblement froide en hiver, profite de cet engouement pour les pays lointains.

Ensuite, aspect moins spécifiquement allemand, il est de bon ton d'utiliser l'ordinateur – et maintenant surtout les stations de travail – pour stocker et analyser les informations obtenues, d'origine exotique ou non. Dans un Land comme celui où je travaille, le Bade-Wurtemberg, qui s'enorgueillit de son avance technologique, un bureau de professeur sans P.C. de la nouvelle génération jette l'opprobre sur celui qui l'occupe. Par un retour de balancier tout naturel, les instruments informatiques les plus sophistiqués favorisent l'épanouissement d'une recherche très empirique, et parfois méthodiquement

1 Die Langfassung dieses Textes erschien in: *Les études de linguistique française en Europe. Actes du Colloque international de Cluny, 9-10 septembre 1993*, Paris 1994 (= *Le Français moderne*, 62e année, numéro spécial). Für den Abdruck in diesem Heft wurde die Numerierung der Absätze verändert. – Wir danken den Herausgebern von „Le Français moderne“ für die freundlich erteilte Abdruckgenehmigung. (Anm. der Red.)

2 La pionnière fut A. Bollée (*Le créole français des Seychelles*, Tübingen 1977).

très terre à terre, maintenant qu'il est si facile d'interroger d'énormes corpus. J'y reviendrai.

Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, et ceci sera la troisième touche à notre tableau, la collaboration internationale en matière de linguistique française – en tout cas en linguistique non-computationnelle – est toujours peu développée³. Sur les centaines de projets de coopération franco-allemande financés par le programme *Procope* (*Programme de coopération scientifique franco-allemand*), moins de trois pourcent concernent la linguistique française ou les lettres modernes. En sciences humaines, nous sommes restés pour la plupart des combattants isolés, nous adonnant dans la recherche parfois au nombrilisme – tendance favorisée ces derniers temps par le fait que la société et l'Etat ne semblent plus attendre grand-chose de nos matières.

Le quatrième trait concerne le cadre institutionnel dans lequel se déroule la recherche, et non seulement la recherche linguistique: certains indices, encore rares mais significatifs, donnent à penser que le style de travail est en train de changer. En effet, l'Etat et les universités ont créé depuis quelques années de nouvelles structures aptes à favoriser la recherche de pointe. Je pense surtout aux *Sonderforschungsbereiche* déjà mentionnés plus haut, regroupements de chercheurs universitaires provenant de diverses disciplines et parfois de plusieurs universités, autour d'un sujet assez vaste pour mobiliser de nombreuses énergies et pour susciter auprès des étudiants des vocations pour la recherche. Les *Sonderforschungsbereiche*, enfants choyés de la politique officielle en matière de recherche scientifique et pépinière de futurs professeurs d'université, ont déjà apporté une riche moisson de thèses et d'actes de congrès sur la linguistique et la littérature françaises. Celui de Fribourg, co-géré par le romaniste Wolfgang Raible, a pour sujet les tensions et les transitions entre l'écrit et l'oral, à partir des Etrusques jusqu'à l'oralité de nos jours. Plusieurs thèses en linguistique française, déjà publiées, portent soit sur les créoles, soit sur le français parlé. Evidemment, le cadre thématique de ces groupes de recherches n'est plus constitué par la bonne et vieille *Romanistik*, mais par des associations *ad hoc* de participants qu'intéresse un sujet particulier.

Enfin, détail curieux plutôt que tendance, certaines universités dans les nouveaux Länder semblent considérer comme le fin du fin de créer en *Romanistik* des postes de professeur pour des domaines qui semblent ces derniers temps un peu délaissés dans la partie occidentale de l'Allemagne, tels que la philologie médiévale et l'étude comparée des langues romanes – là encore, juste retour de balancier, puisque ces problématiques étaient très peu appréciées sous le régime communiste.

3 Deux exceptions concernent l'étude du français hors de France: le réseau de collaboration internationale dans lequel est engagée Annegret Bollée (Bamberg) pour les études créoles, et le dialogue régulier, organisé par les universités d'Augsbourg et de Trèves avec les spécialistes surtout québécois du français du Canada, qui débouche sur des publications de grande qualité (v. Niederehe/Wolf).

1.2. Thèses de doctorat et crédits de recherche

Essayons maintenant de dresser un bilan des recherches en linguistique française au cours des 20 dernières années. Ce faisant, il importe d'éviter deux écueils: l'énumération fastidieuse des articles, livres et thèses publiés pendant cette période, ou au contraire une approche par trop intuitive, privilégiant les œuvres qui ont retenu l'intérêt du rapporteur pour des raisons d'ordre personnel. Deux voies qui me semblent garantir une certaine objectivité sans pour autant plonger l'auditeur dans un amas d'informations indigeste sont offertes par la revue annuelle *Romanistisches Jahrbuch* et par les rapports annuels de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG, équivalent allemand du CNRS). Mais précisons d'entrée de jeu que les informations présentées ici restent très incomplètes et ne permettent en aucun cas de faire une sorte d'audit des études françaises en Allemagne.

1.2.1. Le *Romanistisches Jahrbuch* signale chaque année parmi d'autres données de base les thèses („Doktorarbeit“, „Dissertation“) soutenues dans les diverses sections d'études romanes. Je me suis intéressé aux indications publiées pour la période allant de 1973 à 1991 qui concernent la linguistique française (au sens précisé ci-dessus) dans l'ancienne R.F.A., en ne retenant que les thèses portant exclusivement ou de façon prépondérante sur un thème de „Galloromanistik“. Pour la période en question ont été soutenues 167 thèses, donc une moyenne de presque neuf par an. D'un point de vue strictement quantitatif, les universités de Heidelberg et de Cologne se trouvent en tête du palmarès (23 et 20 thèses), suivies de loin par Sarrebruck et Bonn (douze et onze thèses). Viennent ensuite Münster (dix thèses) et Bochum (neuf thèses). Il est facile de calculer que ces six universités (sur un ensemble d'une cinquantaine, v. *supra*) répondent à elles seules de plus de cinquante pourcent de tous les doctorats. Le grand nombre des étudiants et l'importance numérique du corps enseignant n'expliquent pas tout dans ces chiffres. En effet, le gigantesque département des langues romanes de la Freie Universität Berlin n'a produit, sur la foi des indications du *Romanistisches Jahrbuch*⁴, que trois thèses dans notre domaine, et le rendement du département munichoïse, qui jouit pourtant d'une bonne réputation, n'est pas bien fameux non plus (sept thèses)⁵.

4 J'ai moi-même relevé quelques erreurs dans les listes du *Romanistisches Jahrbuch*, dont la correction ne devrait pourtant pas modifier fondamentalement l'image de l'ensemble.

5 Pour la période 1973–1990, j'ai relevé selon les mêmes critères dans la liste (non complète) fournie par Wotjak (p. 121–126) 24 thèses („Dissertation A“) en R.D.A. Cette liste a le grand mérite de donner une première idée des thématiques qui passaient pour „utiles“ ou du moins acceptables dans la perspective d'une linguistique que les autorités voulaient politiquement engagée. Puisque la valeur des thèses, en principe non publiées, de l'ancienne R.D.A. est difficile à évaluer, la comparabilité des chiffres avec ceux concernant la R.F.A. paraît douteuse. Dans les rares manuscrits que j'ai vus, il m'a semblé pouvoir observer une large gamme de qualités différentes, allant du triomphe facile des bons sentiments politiques jusqu'à des œuvres substantielles. Cette remarque n'implique nullement que toutes les thèses qui brillent à l'Ouest du pays soient d'or. Le curieux

Cependant, point n'est besoin d'être orfèvre en la matière pour savoir que les chiffres bruts ne fournissent qu'une des facettes des performances générales d'une chaire ou d'un département. D'autre part, l'observateur attentif relèvera sur la période indiquée, et plus encore depuis quatre ans, beaucoup de mouvement: par exemple l'apparition d'étoiles montantes, non encore mentionnées ci-dessus (surtout de petits ou moyens départements actifs et très spécialisés), mais aussi, si j'ose dire, le phénomène d'étoiles filantes: telle petite université de Hesse décerne en 1979 trois doctorats pour retrouver après une longue paix méritée. Evidemment, notre bilan ne peut concerner que le passé. Il n'est pas anodin de souligner ici que pour l'avenir rien n'est acquis, puisqu'en raison de successions encore ouvertes, prévues pour 1994, la situation de plusieurs chaires prestigieuses paraît précaire.

Quant à l'orientation thématique ou méthodologique des thèses, peu de lignes de force claires se dégagent pour la période traitée, ne serait-ce qu'en raison des chiffres absolus relativement bas qui ne permettent pas une extrapolation statistique. Toutefois, Sarrebruck a eu longtemps un penchant pour l'analyse automatique du discours, alors que les études lexicographiques sont bien en cour à Heidelberg – ce qui correspond dans les deux cas non seulement aux goûts des directeurs des thèses, mais à des options plus fondamentales prises au niveau de la faculté ou de l'université. Telle cohérence plus grande dans les études doctorales – depuis longtemps de règle en sciences naturelles – constitue précisément la principale finalité de l'institution du *Graduertenkolleg*, mentionnée plus haut, dont on voit depuis des années s'étendre de plus en plus le principe aussi bien en Europe occidentale qu'en Amérique du Nord. Ne devrait-on pas tenter de donner une assise européenne à cette voie nouvelle dans la formation de nos futures élites? Et ne serait-ce pas une belle tâche pour le *Conseil international de la langue française* que d'encourager la constitution d'équipes européennes de jeunes thésards travaillant sur des thèmes de linguistique (ou de littérature) française? A observer la collaboration européenne et notamment franco-allemande dans le domaine de la recherche universitaire, on serait tenté de croire que, paradoxalement, les chercheurs en sciences humaines, prodigieusement individualistes, sont les seuls à ne pas vouloir comprendre les signes du temps (v. *supra* 1.1.).

1.2.2. Les rapports annuels de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* répertorient avec précision l'ensemble des projets de recherche subventionnés. Mentionnons en passant que tout universitaire, assistant ou professeur, peut présenter une demande à la *DFG*, qui finance entre autres des bourses d'études, des années sabbatiques, des collaborateurs supplémentaires ou des instruments de travail, et cela à la suite d'une procédure d'évaluation que prennent en charge les chercheurs élus par l'ensemble des universitaires. La *DFG* jouit en Allemagne d'un prestige certain et son action me semble être perçue tout à

complexe de supériorité affiché après la réunification par nombre d'universitaires occidentaux à l'égard des activités de recherche de leurs collègues et compatriotes moins chanceux de l'Est fait partie du „mur dans les têtes“.

fait positivement; c'est ainsi que l'affectation d'un crédit de recherche par la *DFG* constitue sans conteste un label de qualité pour le projet en question. Dans cette mesure, il n'est sans doute pas inopportun d'examiner attentivement les rapports annuels pour se faire une idée des types de recherche jugés dignes par la „communauté scientifique“ de profiter des deniers publics. J'ai donc réuni toutes les informations concernant les subventions versées à la linguistique française entre 1974 et mars 1993. Je suis reconnaissant à la *DFG* de m'avoir communiqué en plus les montants exacts de chaque subvention (valant pour une période d'au maximum deux années), ce qui permet de déterminer pour ainsi dire la valeur monnayable des divers projets.

Pendant la période en question, 107 projets de recherche en linguistique française ont été soutenus – avec des sommes variant entre 2.000 DM (pour un bref séjour à la *Bibliothèque Nationale* de Paris) et 280.000 DM pour un dictionnaire, l'ensemble atteignant un peu plus de 6.700.000 DM⁶. Cette somme reste légèrement inférieure à celle mise à la disposition des chercheurs en littérature française, bien plus nombreux: c'est qu'un projet linguistique coûte en moyenne plus cher qu'un projet littéraire. Le schéma de classification que j'utilise pour montrer la répartition de cette somme entre les différentes sous-disciplines de la linguistique française ne correspond pas forcément à une division rationnelle de notre science, mais à la définition que donnent les auteurs eux-mêmes de leur projet. Lorsque l'accent est mis sur le côté générativiste du travail, je le range sous la rubrique „grammaire générative“; lorsqu'un autre chercheur insiste sur l'aspect diachronique (ce qui est rare en dehors du lexique), je le place sous „histoire de la langue“ – même si tous deux travaillent peut-être sur la syntaxe. Ma méthode comporte certainement des inconvénients conceptuels, mais elle a l'avantage de rendre compte de l'image que veut se donner le chercheur⁷. Voici donc une vision schématique des soutiens financiers accordés à la linguistique française:

6 Somme certainement appréciable pour une sous-discipline des sciences humaines, mais qu'il faut voir en regard d'autres chiffres, p.ex. des 12 millions de DM que la *DFG* et l'Etat libre de Bavière veulent investir dans un seul projet linguistique, la cartographie dialectale de ce Land (voir *Die Zeit* 49, 3 décembre 1993, p. 56).

7 Il y a là un petit problème pour la dialectologie, qui, bien qu'infiniment respectable, ne veut pas toujours dire son nom. Les demandes parlent alors de „sociolinguistique“ ou de „contacts linguistiques entre communautés rurales“. Le seul vrai cas de conscience est soulevé à propos de l'alternative *lexicologie/sémantique* – souvent plutôt une question de terminologie ou de perspective. J'ai opté pour la dénomination *lexicologie*, bien qu'un petit projet (qu'il aurait fallu chercher à la loupe dans le graphique) portant sur le sens d'un seul mot ait mieux trouvé sa place sous une rubrique *sémantique*.

Affectation des fonds accordés par la DFG (\approx CNRS) 1974–mars 1993)

<i>Rubrique</i>	<i>Montant (DM)</i>
lexicographie	3.059.223
créole	1.126.790
lexicologie	529.098
intonation	283.400
langues de spécialité	283.390
dialectologie	227.362
français parlé	210.450
linguistique du texte	189.863
catégories verbales	146.071
syntaxe	144.974
linguistique contrastive	140.282
didactique	140.011
linguistique appliquée	98.702
grammaire générative	73.436
formation des mots	37.320
valence	29.737
francophonie	22.688
histoire de la langue	17.164

Le tableau montre où pendant deux décennies l'argent a été investi – sans toutefois répertorier ni les *Sonderforschungsbereiche* ni les *Graduiertenkollegs*, qui relèvent d'un autre budget. Chaque rubrique mériterait un commentaire à part, vu les espoirs et l'engagement que les chercheurs ont investis dans leurs projets. Vous faisant grâce du détail, je me permets d'attirer immédiatement votre attention sur ce qui me paraît l'essentiel. Les économistes affirment que les supermarchés font 80 pourcent de leur chiffre d'affaires avec 20 pourcent des articles. Eh bien, les choses en linguistique ne se présentent pas très différemment: un sixième des disciplines énumérées – celles qui sont centrées sur le lexique (lexicographie, lexicologie et créole⁸) – encaissent à peu près 70 pourcent des crédits. Le rôle du lexique s'agrandit encore quand on sait que le montant affecté aux langues de spécialité est consacré à des re-

8 Les crédits alloués aux études créoles servaient essentiellement à l'élaboration d'un dictionnaire étymologique, toujours en cours. Les thèses les plus récentes dans ce domaine ont par contre des sujets morphosyntaxiques.

cherches terminologiques⁹. Les demandes en lexicographie sont proportionnellement plus nombreuses que les autres – et surtout bien plus chères: en moyenne, chacune correspond à 140.000 DM, alors que la moyenne générale est de 60.000 DM. Puisque la lexicographie est un sport coûteux, mais aussi une entreprise de longue haleine – une course de grand-fond – il s'y trouve beaucoup de demandes de renouvellement. Ceci explique que les fonds attribués à ce domaine sont contrôlés en fin de compte par très peu de personnes, qu'il serait sans doute injuste de qualifier de mandarins...

Que conclure du fait que dans la perspective des bailleurs de fonds, la langue consiste surtout en mots, et accessoirement aussi en sons, en phrases et en textes, pour ne pas parler de ses diasystèmes? Le fait est qu'on peut parfaitement bâtir une théorie syntaxique avec un minimum de moyens, en se contentant à la rigueur de la belle phrase-exemple chomskyenne *Le jardinier coupe les roses*, tandis que les grands dictionnaires sont parfois considérés non sans raison comme les *Concorde* des sciences humaines, ainsi qu'on le disait à l'époque où cet avion passait pour un gouffre financier. Gouffre ou non, on affirme aussi en linguistique que les théories s'en vont et que les dictionnaires restent. Les faveurs accordées aux lexicographes peuvent donc refléter le désir de l'establishment scientifique de miser sur les valeurs sûres, fussent-elles des canards boiteux sur le plan de la rentabilité strictement financière. Car il est dans la nature de la chose qu'on ne peut raisonnablement soulever cette dernière question, celle de la rentabilité, ni pour le dictionnaire de l'ancien français élaboré (et sans doute bientôt mené à bonne fin) par H. H. Christmann à Tübingen, ni pour les divers projets de lexicographie historique (p.ex. le dictionnaire étymologique de l'ancien français de K. Baldinger) en cours à Heidelberg, ni pour le dictionnaire de l'occitan médiéval (repris par W.-D. Stempel, après H. Stimm, Munich); et il est difficile d'imaginer que le dictionnaire étymologique des créoles français (A. Bollée, Bamberg) attirera plus d'une poignée d'acheteurs par île directement concernée et par continent. Ni en France ni en Allemagne, les grandes maisons d'édition n'ont vocation à jouer aux mécènes, elles n'encouragent donc que les recherches promettant d'aboutir à des résultats commercialisables, parce que pratiquement utiles et non pas trop volumineux¹⁰. De même, les subventions versées à la recherche lexicographique par la *Communauté européenne* (ou *Union européenne*), bien que moins conditionnées par une perspective de rentabilisation immédiate, ne sont pas désintéressées (et du moins en théorie plus orientées vers l'avenir que les entreprises citées ci-dessus). Et pourtant, la prédilection d'une partie de nos lexicographes subventionnés, qui se croient apparemment d'une éternelle jeunesse, va depuis fort longtemps à des projets nécessitant, en plus d'un solide optimisme sur le plan financier, la collaboration d'au moins deux généra-

9 D'autres projets de lexicographie galloromane, non mentionnés ici, sont soutenus par la Heidelberger Akademie der Wissenschaften.

10 Deux exemples pertinents: W. Busse/J.-P. Dubost, *Französisches Verblexikon. Die Konstruktion der Verben im Französischen*, Stuttgart 21983; P. Ilgenfritz e.a., *Langenscheidts Kontextwörterbuch Französisch-Deutsch*, München 1989.

tions de chercheurs – ce que semblent refouler ceux qui se lancent dans ces entreprises titanesques. Rien de déshonorant à tout cela. Le seul vrai inconvénient serait peut-être que la rapide évolution des possibilités techniques et des conceptions méthodologiques en lexicographie rende l'œuvre déjà un peu vétuste bien avant qu'elle ne soit achevée¹¹.

Splendeurs et misères des études romanes en Allemagne. Ou bien, dans une certaine mesure, division du travail entre la France et l'Allemagne? Si les splendides réalisations lexicographiques de la France au cours des dernières décennies trouvent, pour une large part, leur place dans la bibliothèque de l'honnête homme, la production allemande semble davantage tournée vers l'érudition pure et parfois un peu austère.

Ce n'est pas le lieu d'approfondir des réflexions en partie critiques et certainement privées d'intérêt pour les linguistes d'autres pays. Mais à côté des réserves émises plus haut, quel soulagement immense aussi – et surtout – de constater que dans le vaste empire de la recherche universitaire, tout n'est pas régi par des comptes d'épiciers et des considérations d'utilité primaire.

Je ne vais pas m'arrêter longuement sur les autres domaines répertoriés dans le tableau ci-dessus bien que certaines recherches méritent un coup de chapeau, telles les analyses de l'intonation française proposées par P. Wunderli, ou les travaux sur la grammaire du texte accomplis par H. Weinrich¹².

Un tableau comme le nôtre fait ressortir ce qu'il y a eu de positif, mais il attire le regard aussi sur les desiderata. On peut regretter p. ex. la grande désaffection pour la grammaire historique, jadis un des points forts de la *Romanistik* allemande¹³. Mais la grammaire du français actuel ne mobilise guère plus d'énergies: pourquoi manque-t-il en Allemagne l'équivalent de la belle *Fransk Grammatik* parue en 1980 à Copenhague? Est-il sage de laisser, à quelques exceptions près, les recherches sur les langues de spécialité, thème porteur d'avenir, aux grands organismes francophones? Les raisons profondes de certaines impasses qu'on relève dans la *Romanistik* allemande ne se trouvent-elles pas dans la crainte inavouée des chercheurs de ne pas pouvoir soutenir la concurrence des chercheurs francophones travaillant en milieu français – sauf bien sûr pour des sujets assez éloignés de l'actualité? La relative faiblesse de la linguistique allemande en France renvoie peut-être au même type d'explication. Dans la concurrence internationale, les romanistes allemands ont en plus le désavantage de devoir investir leurs énergies dans au moins deux langues romanes. Pour me faire un moment l'avocat du diable, je suggérerai qu'à une époque où d'une part les barrières politiques et économiques s'effacent de plus en plus en Europe et où, de l'autre, la recherche coûte de plus en plus cher, il peut paraître raisonnable de concentrer la recherche sur

11 Contrairement à la tendance générale, certains projets avancent toutefois à un rythme soutenu.

12 La *Textgrammatik der französischen Sprache* de Weinrich a été traduite en français sous le titre de *Grammaire textuelle du français* (Paris 1989).

13 Toutefois, en 1993 la DFG a décidé de subventionner un projet passionnant portant sur le français non standard des XVII^e et XVIII^e siècles (G. Ernst, Ratisbonne).

le français contemporain dans les pays francophones et celle sur l'allemand contemporain en Allemagne. La remarquable productivité de la petite Belgique francophone ou de la Suisse romande, encore bien plus petite, en matière de linguistique française est là pour montrer les avantages qu'apporte la francité ambiante. Ambiance dont les effets positifs sur la linguistique sont décuplés au Québec grâce aux toujours impressionnantes ressources humaines et matérielles que consent le gouvernement de la Belle Province aux spécialistes de la langue.

Remarque. – Peut-on combiner avec profit les critères utilisés dans 1.2.1. et dans 1.2.2.? Le résultat d'une telle confrontation ne semble guère concluant. Car mis à part le cas privilégié de l'université de Heidelberg, où les romanistes ont fait preuve d'une remarquable capacité d'attirer des crédits extérieurs, dans le passé les gros moyens de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* et d'autres donateurs ne sont pas allés forcément là où se trouvent les gros bataillons des doctorants. Cela signifierait-il que les grands chercheurs n'ont pas toujours le temps de s'occuper de leurs thésards et que les directeurs de thèses patentés ne sont pas trop obsédés de recherche? De quoi consoler à la fois les collègues qui manquent de crédits et ceux qui manquent de thésards – à moins que ce ne soient les mêmes. Or, les choses sont sans doute plus complexes. La leçon qui se dégage en tout cas des faits présentés, pour être banale, ne semble pas inutile: ce qui paye, c'est apparemment la concentration des efforts et des moyens – si possible sur des programmes de recherche à peu près cohérents. Cette constatation devrait mettre en garde contre les éternelles tentations de saupoudrage auxquelles les décideurs politiques ont encore une fois succombé dans les nouveaux Länder.

2. Perspectives

Cependant, contrairement à l'impression que je suis peut-être en train de vous donner, je ne veux nullement insinuer que les chercheurs allemands en linguistique française feraient mieux de tirer leur révérence. Car grâce à certains aspects fondamentalement positifs de la situation, il n'y a pas de quoi sombrer dans le pessimisme.

Et d'abord, il en va de la linguistique comme de l'usage selon Vaugelas: il y a beaucoup de choses contre raison. En effet, il existe des chercheurs portés davantage par leur enthousiasme et/ou par leur compétence individuelle que par des subventions et qui ont choisi les chemins de la liberté. C'est le cas de E. Coseriu (professeur émérite de Tübingen) pour les études romanes en général, qui n'a apparemment jamais touché un centime de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*; c'est, en linguistique plus strictement française, le cas de F. J. Hausmann (Erlangen-Nuremberg), qui fait autorité en matière de lexi-

cologie et de français parlé – domaine qu'on aurait pu considérer raisonnablement comme chasse gardée des francophones d'origine¹⁴.

Deuxièmement, il me paraît tout à fait normal et souhaitable que la recherche allemande continue à développer ce qu'on pourrait appeler ses niches écologiques, c'est-à-dire des domaines de recherche, essentiellement lexicographiques, dans lesquelles la linguistique des pays francophones risque moins de lui porter ombrage. Plusieurs grands projets dans ce domaine atteindront le stade de la publication au cours des années à venir.

Troisièmement, il est évident que les romanistes allemands doivent jouer à fond la carte de la linguistique computationnelle, mettant à profit ce qui reste de l'ancienne richesse des universités et la grande bienveillance des décideurs politiques en matière de haute technologie. L'existence d'énormes corpus de textes automatisés est en train de modifier les termes de la concurrence internationale en recherche linguistique: en tant que critère d'analyse linguistique, l'intuition du locuteur natif cède le pas, pour beaucoup de problèmes, aux faits statistiquement valables obtenus grâce à l'analyse automatique, et cela même en matière de syntaxe.

Ces constatations somme toute banales mises à part, il semble que le recours à l'ordinateur puisse avoir deux effets opposés sur l'évolution de la linguistique. Il accuse d'une part les particularités nationales de la tradition de recherche: celui qui est passionné de „Kleinarbeit“ (travail méticuleux), disons en onomastique, peut s'y adonner maintenant à cœur joie et avec une efficacité autrement plus grande grâce à l'informatique – ce qui se produit dans la *Romanistik* allemande. D'autre part, l'ordinateur est un puissant facteur de nivellement international: de Copenhague à Montréal, en passant par Stuttgart, Pise et Nanterre, je vois partout des collègues qui, avides de troquer leurs corpus informatisés, utilisent à peu près les mêmes logiciels d'analyse pour résoudre les mêmes problèmes. Par la force des choses, cette uniformisation du travail¹⁵ se trouve encore encouragée par des programmes européens comme *Eurotra* (*European Community's Research and Development Projects on Machine Translation*) ou par des projets nationaux semblables. En effet, le ministère fédéral de la recherche et les autorités européennes de Bruxelles investissent d'énormes sommes dans les „industries de la langue“ ainsi que dans la recherche fondamentale qui a pour but la traduction automatique, notamment entre le français et l'allemand. Le succès pratique de tels investissements ne peut être encore qualifié d'impressionnant¹⁶. Mais malgré certains déboires, il faut souligner que la linguistique computationnelle appliquée au fran-

14 Hausmann est en train d'élaborer un volumineux dictionnaire – oui, encore un! – des locutions (français-allemand).

15 Eventuellement passagère, me prie d'ajouter un linguiste computationnel de mes amis. Car la situation pourra changer à partir du moment où la recherche linguistique, au lieu de se faire en fonction du logiciel disponible, parviendra elle-même à déterminer le développement du logiciel.

16 Et cependant, les équipes de Chr. Rohrer (Stuttgart) et de J. Haller (Sarrebruck) semblent avoir fait quelques progrès dans cette entreprise ardue.

çais représente un des rares domaines où l'on peut relever quelques projets de collaboration franco-allemande.

Quoiqu'il en soit, si les tendances centripètes, visant à l'uniformisation de la recherche linguistique dans le monde occidental, l'emportent, le *Conseil international de la langue française* n'aura plus besoin, dans vingt ans, d'organiser un colloque sur les particularités de la linguistique française dans les principales aires culturelles européennes: nous ferons, hélas, tous plus ou moins la même chose et ne communiquerons plus que par ce qui aura succédé au courrier électronique. Ou bien, pour me limiter à la perspective qui était celle de ma contribution, les études de linguistique française trouveront-elles une voie moyenne entre le solide conservatisme décrit ci-dessus et le modernisme un peu forcé des programmes démesurés à la *Eurotra*? La trouveront-elles en maintenant leur source de richesse, la diversité méthodologique?

3. Conclusion

Certains parmi vous se souviennent peut-être maintenant de tel ou tel livre provenant d'un linguiste allemand que vous considérez comme une contribution pertinente à l'étude du français moderne, mais que j'ai passé sous silence. Vous vous en étonnez même. Oui, je ne veux nullement nier l'existence de telles œuvres remarquables, qui se situent en dehors des courants présentés ici. J'ai seulement l'impression qu'il s'agit là d'arbres qui cachent la forêt, ou, pire, qui n'en font même pas partie. Et cette forêt, elle est ou bien tropicale et en tout cas exotique, ou bien c'est la forêt – médiévale – de Brocéliande. Je veux dire que les crédits généreux et la consécration officielle (au sens de P. Bourdieu) vont la plupart du temps non vers les thématiques centrales du français moderne, sujet fascinant mais dangereux qu'on laisse aux francophones de naissance ou aux courageux Scandinaves (surtout en syntaxe). Ces moyens vont en général vers les diverses périphéries géographiques, temporelles ou situationnelles, sinon au-delà de ces périphéries: les créoles, la lexicographie médiévale, les variantes du français parlé de différentes époques, l'occitan ou les études authentiquement romanistiques, qui visent donc un ensemble de langues romanes. Les exceptions confirment la règle.

„Autour du français moderne“, est le titre de notre colloque. J'ai en effet parlé surtout de ce qu'il y a autour, c'est-à-dire aux environs. Cependant, les organisateurs voulaient sans doute donner un autre sens à ce titre. Dans cette mesure, j'ai partiellement parlé hors sujet.

Parmi les nombreuses choses intéressantes que j'ai apprises moi-même au cours du colloque, je ne retiendrai que ceci: en comparaison d'autres pays européens, les romanistes allemands étaient plutôt bien lotis, ces vingt dernières années, en ce qui concerne les conditions matérielles de la recherche en linguistique. Or, par ces temps de crise économique, il est difficile de fermer les yeux sur les signes annonciateurs d'années de vaches maigres.

Références

- F. Abel/H. Plocher (éds.), *Romanistik. Hinweise für Abiturienten. Studienorte, Fächerverbindungen*, Augsburg 1988.
- H. Berschin/J. Felixberger/H. Goebel, *Französische Sprachgeschichte*, München 1978.
- A. Bollée, *Le créole français des Seychelles. Esquisse d'une grammaire, textes, vocabulaire*, Tübingen 1977.
- Deutsche Forschungsgemeinschaft, *Perspektiven der Forschung und ihrer Förderung. Aufgaben und Finanzierung 1993–1996*, Weinheim/New York 1992.
- , *Jahresbericht 1992*, Band 1 : *Aufgaben und Ergebnisse*, Bonn 1992.
- , *Jahresbericht 1992*, Band 2 : *Programme und Projekte*, Bonn 1992.
- , *Wörterbücher der deutschen Romanistik* (Rundgespräche und Kolloquien), éd. par H. Stimm et M. Briegel, Weinheim 1984.
- A. Greive, „Les études de français en Allemagne fédérale“, in: *Le français moderne* 45 (1977), p. 351s.
- G. Helbig, „Grammatikforschung in der DDR: Ein weiterer Rückblick als Diskussionsbeitrag“, in: *Linguistische Berichte* 144 (1993), p. 167-173.
- LRL = G. Holtus/M. Metzeltin/Ch. Schmitt (éds.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, Volume V,1 : *Le français*, Tübingen 1990.
- B. Müller, *Das Französische der Gegenwart*. Heidelberg 1975 (traduction française : *Le français d'aujourd'hui*. Ed. rév. et augm. Paris 1985).
- H.-J. Niederehe/L. Wolf (éds.), *Français du Canada, français de France. Actes du troisième Colloque international d'Augsbourg du 13 au 17 mai 1991*, Tübingen 1993.
- Osnabrücker Beiträge zur Sprachtheorie* 45 (1991), *Romanistik zwischen Engagement und Verweigerung*.
- L. Sölle/F. J. Hausmann, *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*. Berlin³1985.
- Ch. Strosetzki, „Verzeichnis der Romanischen Seminare in der Bundesrepublik Deutschland, Österreich und der deutschsprachigen Schweiz“, in: *Deutscher Romanistenverband : Mitteilungen* 1989/1 , p. 65-104.
- M. Tietz, „Romanistik – Quo vadis?“, in: *Deutscher Romanistenverband : Mitteilungen* 1993/1, p. 5-20.
- H. Weinrich, *Textgrammatik der französischen Sprache*, Stuttgart 1982 (traduction française : *Grammaire textuelle du français*, Paris 1989).
- , *Leçon inaugurale faite le Vendredi 29 janvier 1993*, Collège de France, Paris 1993.
- G. Wotjak, „Ein Blick zurück ohne Zorn: Leistungen und Schwachstellen der romanistischen Linguistik in der DDR“, in: *Osnabrücker Beiträge zur Sprachtheorie* 45 (1991), p. 100-126.
- P. Wunderli/K. Benthin/A. Karasch, *Französische Intonationsforschung. Kritische Bilanz und Versuch einer Synthese*, Tübingen 1978.